



<http://cinemateur01.com>

Cinéasteur

Fiche n° 971
Les acacias
04 - 23 janvier 2012

Les acacias

de Pablo Giorgelli

avec Germán De Silva, Hebe Duarte, Narya Calle Mamani
1h25 - Argentine

Caméra d'or au festival de Cannes 2011

**Prix Soutien ACID/CCAS et le Prix OFAJ de la (Toute) Jeune Critique
Abrazo du Meilleur long métrage au 20e Festival Biarritz Amérique latine**

Un homme dans un camion, les paysages désertiques de l'Argentine qui défilent et se reflètent dans le rétroviseur; et nous sommes pris dans un voyage d'émotions, de sentiments toujours en retenue dont on ressortira forcément bouleversé, ennuyé ou sublimé.

Articulé de manière calme et contemplative, ce premier film du réalisateur argentin Pablo Giorgello est un moment de grâce absolue. En effet, pris dans un huis clos intimiste, le spectateur est mené à ressentir de manière parfaite la solitude et la tristesse du personnage principal, nous emportant dans un "road-movie" où la parole se cache et se fait rare. *Las Acacias*, dont le nom est chargé de poésie, est donc un film hautement sensoriel et émotionnel. Nous sommes d'emblée emmenés dans le film par un rythme lent et serein qui sera la marque, tout au long de celui-ci, de ce jeune cinéaste déjà très prometteur.



L'histoire, épurée et dénuée d'artifices, n'en est pas moins intéressante qu'elle propose une réflexion pertinente sur la solitude de l'homme et le rapport avec la parole. Le héros, que nous suivons tout au long de l'œuvre, est un camionneur, âgé de la quarantaine et enrhumé, tant dans la cabine de son véhicule que dans l'obsession de son silence et de sa solitude. Il fera, par la suite, la rencontre d'une jeune femme et de son bébé qu'il em-

mènera dans un long voyage, du Paraguay à Buenos Aires.

Cadencée par une caméra essentiellement en plans fixes,



l'esthétique du film épouse parfaitement la charge émotionnelle des personnages. Ainsi, la couleur de la pellicule, chatoyante, chaude et merveilleusement orchestrée par Diego Poleri, est un voile parfait pour dépeindre ce que les mots ne disent plus. Tout au long du film, la parole se fait moins rare et les personnages se reflètent et se construisent lentement ensemble. Le héros, Ruben, face au regard toujours présent de l'enfant et de la mère, est confronté à la figure du père qu'il n'a jamais pu être. De ce fait, le film retrace de façon parfaite le conflit intérieur d'un personnage perdu et errant.

Las Acacias, film dont la musique entraînante n'est autre que le moteur toujours allumé d'un camion, réussit avec brio à renouer avec un genre cinématographique souvent compliqué à traiter : le "road-movie". Mêlant différents thèmes et accentuée d'une émotion intense, cette œuvre pourrait être le départ d'une carrière brillante pour Pablo Giorgelli, nouveau représentant d'un cinéma argentin toujours plus présent sur la scène internationale.

Rémy Bastios
Critiqueouverte.fr

Note d'intention du réalisateur

On ne sait jamais trop bien pourquoi on fait les films qu'on fait, jusqu'à ce qu'on les termine et qu'on les laisse partir. Durant le processus de réalisation, j'ai trouvé quelques réponses à cette question, sans parvenir à en esquisser une qui me rassure.

Aujourd'hui, si je regarde en arrière, j'ai l'impression que ce voyage a débuté lorsque mon père est tombé malade. Dès lors, mon univers de l'époque s'est effondré. Sans m'en apercevoir, je me suis de plus en plus écarté de ma famille et de moi-même.

Du jour au lendemain, après dix ans de vie commune, je me suis séparé de ma compagne. Puis, la violente crise qui secouait mon pays m'a laissé sans travail et presque sans toit. Tout en même temps, en quelques mois. C'était trop.

Ce film parle de ma douleur face à la perte. De la solitude éprouvée à l'époque. Du besoin de me sentir protégé par quelqu'un. Du fils que j'étais alors et du père que je ne suis pas encore. Du grand soulagement que j'ai ressenti en découvrant que, malgré le décès de mon père, j'avais encore une famille et que j'ai pu renouer avec elle et avec moi-même. Et enfin, de la nouvelle famille que j'ai retrouvée lorsque j'ai rencontré María, ma femme.

J'ai lu une fois que même à son insu on écrit toujours pour quelqu'un, quelqu'un qui est assis au troisième rang dans la salle. Alors, ce film est dédié à ma famille, et tout particulièrement à mon père (c'est avec lui que je suis tombé amoureux des films), à María, ma femme, et aux enfants qui ne sont pas encore là mais que nous attendons. Mon père ne pourra pas le voir. J'espère que ces enfants ne tarderont pas et qu'ils pourront un jour le voir.

Pablo Giorgelli. Buenos Aires, avril 2011



Interview faite à Pablo Giorgelli, par Jean Christophe Berjon, directeur artistique de la Semaine de la Critique du Festival de Cannes. *Extraits.*

Quelles étaient vos premières expériences autour du cinéma ?

Ces expériences sont associées à mon adolescence et à mon père. Je suis allé à un lycée qui se trouvait en plein centre de Buenos Aires, tout près de "la rue des cinémas". Très souvent, je faisais l'école buissonnière (en particulier, je séchais les cours de latin et de maths) justement pour aller au cinéma. J'ai vu de tout : Bruce Lee, Mephisto, Rusty James.

Un jour, j'ai dit à mon père que je voulais être réalisateur et, à ma grande surprise, il m'a répondu : "alors, il faut que tu voies ce film, c'est le meilleur de l'histoire du cinéma", et il m'a envoyé voir *Citizen Kane* à un vieux ciné-club qui projetait des copies en super 8 et en 16 mm. Je ne sais pas si le film m'a plu à l'époque, mais j'étais troublé, bouleversé par cet homme seul et tourmenté.

Plus tard, pendant des années, tous les samedis après-midi, je regardais des films à la télé avec mon père. Il s'agissait d'un cycle nommé "classiques en

espagnol", où on passait des films géniaux dans des versions doublées afro-freuses. C'est ainsi que j'ai découvert des œuvres telles que *Sunset Boulevard*, *Le Septième sceau*, *Vacances romaines*, *La Strada*, *Les 400 coups*, *Gunga Din* et le cinéma d'Hitchcock. C'est à cette époque que je suis tombé amoureux des films.

Comment avez-vous travaillé avec les acteurs ?

Au début, j'ai fait le casting auprès de vrais camionneurs, pendant plus d'un an. Mais le fait qu'ils n'étaient pas acteurs me limitait par rapport à mes attentes pour certaines scènes. Lorsque Germán de Silva, un acteur formidable qui possède une vaste expérience dans le théâtre a débarqué, j'ai vite senti que c'était la bonne personne. Je lui ai juste demandé de me raconter quelque chose sur sa famille, ce qu'il voudrait. Rien que de l'entendre j'étais touché, et cela m'a suffi.

En ce qui concerne Jacinta, j'ai fait le casting à Asunción, au Paraguay, pen-

dant presque deux ans. On a contacté plusieurs femmes, des actrices professionnelles ou pas. Hebe Duarte était l'une des premières à se démarquer, mais complètement par hasard. Il se trouve qu'elle était l'assistante de la directrice de casting. Elle n'a donc pas un parcours d'actrice ; de fait, elle a un autre boulot. Or pour être plus exact, je dirais qu'elle n'est pas actrice "professionnelle", car lorsqu'on lui a fait passer les premiers essais, tout de suite je me suis dit : "Oui, c'est une actrice, elle a l'instinct". Elle a parfaitement compris le personnage de Jacinta et quand elle a rencontré Nayra - le bébé - pour la première fois, le courant est passé tout seul. Pour moi c'était décidé ! Même aujourd'hui, quand je vois le film, je trouve incroyable qu'elles ne soient pas mère et fille dans la vie réelle.

Quant à Nayra, que dire... C'est un miracle, un ange ! Elle a une présence lumineuse, je n'avais qu'à être patient et à la filmer.

Au cours de ces 3 semaines, conjointement au film *Les Acacias*, vous pourrez voir :

du 5 au 16 janvier

L'art d'aimer une comédie d'Emmanuel Mouret

du 19 au 23 janvier :

17 filles de Muriel et Delphine Coulin

du 18 au 30 janvier

Ici - bas de Jean Pierre Denis